

Hearts and Bones

Nouvelle éponyme du recueil *Hearts and Bones* de Niamh Mulvey,
publié en 2022 par Picador.

Traduit de l'anglais (Irlande) par Bastien Deschamps

Dans le vieux break, garé sur le parking du Dunnes Stores, nous écoutions Martina. C'était un jour pluvieux : des gouttes d'eau ruisselaient le long des fenêtres, rappelant les bulles de coca sur l'étui du gloss de Rebecca. Elle l'avait partagé avec nous avant que Martina ne prenne la parole. Nos lèvres parfum coca cherry brillaient au milieu de nos visages pleins d'attente. L'atmosphère sèche de la voiture nous picotait la gorge.

On ne suivait pas vraiment ce que Martina racontait. La plupart d'entre nous étaient distraites. Mais ça n'avait pas d'importance. L'essentiel, c'était le ton de sa voix. Elle avait l'air de sincèrement nous apprécier et de nous considérer comme des jeunes femmes intelligentes, lucides. Elle était plus âgée : on ne savait pas exactement son âge, et on s'en fichait. Nous avions quatorze, quinze ans, dix-sept pour la plus vieille, et les années au-delà nous étaient tout aussi impénétrables que les voies de Dieu. Martina était à peine plus jeune que certains de nos profs, ou de nos tantes et oncles : elle appartenait au monde des adultes, et la façon dont elle nous parlait nous élevait un peu à son niveau, tout en l'abaissant au nôtre. Pour nous c'était très flatteur, même si Martina apparaissait ainsi un peu enfantine. De fait j'étais parfois gênée, sans trop savoir pourquoi, quand je la voyais discuter avec ma mère. Je me rappelais alors que le mouvement nous enseignait d'être candides, innocentes, comme des enfants.

— Tout vient de la confiance. Elle apporte la joie, nous disait-elle. Si vous croyez en Jésus et son amour, votre vie entière rayonnera de la joie de cette confiance.

Martina nous parlait de Jésus pour que nous ayons foi en Dieu, mais ce n'était pas la peine. Notre preuve de son existence était là avec nous : notre aînée, Rebecca. Elle y croyait dur comme fer. Elle n'avait pas honte qu'à l'école, les autres sachent qu'elle faisait partie du mouvement. Elle était même populaire, tous les garçons voulaient sortir avec elle. Rebecca était notre miracle, elle nous rassurait. Si je me sentais bête ou m'ennuyais, ou si une petite sonnette d'alarme retentissait dans ma tête, je pensais à Rebecca. Elle était impliquée dans le mouvement, donc il ne pouvait pas être fallacieux. Si elle était là, il n'y avait pas de soucis à se faire.

Martina concluait la réunion. Je m'en voulais, je n'avais presque rien écouté. J'étais censée être la plus intelligente du groupe : j'avais de bonnes notes, et les filles se moquaient de moi parce que j'avais beaucoup de vocabulaire. J'adorais ça. Mais en mon for intérieur, je savais que j'étais idiot. Je faisais semblant de comprendre des choses qui me dépassaient. Je n'ouvrais presque jamais les homélies en papier peau de pêche que

Martina nous donnait en fin de séance, et si je les lisais, je les trouvais incompréhensibles et soporifiques.

La réunion s'est terminée et nous sommes rentrées à pied. Ce n'était pas dans nos habitudes de nous retrouver dans la voiture de Martina, mais on ne s'était pas vues depuis un moment, et il n'y avait de place nulle part : l'église était occupée par l'association de football gaélique. Ce dimanche de février était bien triste, tout était gris, mais on le remarquait à peine. Rebecca tenait la main d'Ursula, je marchais derrière elle avec Fiona. Nous avons pris des frites et les avons mangées sur un muret près de l'école. Arrivée chez moi, j'ai sorti l'homélie de ma poche, bien décidée à le lire, pour une fois. Mais mes mains étaient toutes grasses de friture et le papier avait pris la pluie. Il s'est désagrégé entre mes doigts.

La Vierge Marie était très admirée au sein du mouvement. Les larmes me montaient aux yeux lorsque je pensais à elle. Mes parents avaient reçu une éducation catholique, et même s'ils n'étaient plus très pratiquants, ma mère nous aidait toujours, ma sœur et moi, à tenir un autel en hommage à Marie. Je le décorais de fleurs et d'une vieille nappe en dentelle. Si je songeais vraiment au sacré (pour tout dire, ça n'arrivait presque jamais), mes pensées se tournaient vers elle. Elle avait de longs cheveux bruns, comme Rebecca, et quand j'observais ses statues au bord de la route ou ses figurines à la maison, j'y trouvais beaucoup de sagesse. J'aurais voulu être aussi sage. Selon moi, Marie était le genre de femme qui n'avait pas peur de se confronter à la noirceur du monde. Les mensonges et l'hypocrisie que je voyais partout glissaient sur elle. Elle ne se contentait pas de comprendre : elle transformait tous les vices en bonté et en chaleur.

En vérité, mon esprit était rigide, sans imagination. Je m'étais engagée dans le mouvement notamment parce que j'étais perturbée par l'écart entre les croyances d'une société encore très religieuse et les actions concrètes de cette même société imprégnée de profane. Mon école était catholique et ma famille se rendait souvent à la messe le dimanche, mais on ne lisait pas la Bible, et on ne parlait pas de Dieu. Ces contradictions ne semblaient pas déranger les autres, mais moi, elles me troublaient. J'avais l'impression de passer à côté de quelque chose, de me focaliser sur des détails. Le mouvement était un moyen de faire face à tout cela : j'essayais de voir, d'atteindre, si ce n'est la vérité, une vérité. Des années plus tard, me rappeler ces questionnements m'aiderait à me pardonner.

C'est à cette époque qu'on a commencé à sortir en soirée, Fiona et moi. On était en seconde, une année de transition : aucun examen, presque pas de devoirs. C'était le moment de s'amuser et de se trouver un petit ami. Je me sentais coupable de ne jamais avoir eu de copain, et honteuse de ne pas avoir été embrassée, alors je m'en suis trouvé un, et j'ai eu mon premier baiser. Ça me faisait du bien, d'une certaine façon, d'oser me lancer en amour. J'aimais l'approbation sociale qu'apportait le couple. Et lui, pour un garçon, il n'était pas trop nul.

La soirée, celle qui est vraiment importante, a eu lieu en mars, vers la Saint Patrick. J'y ai retrouvé mon petit ami. On était ensemble depuis un moment, mais je trouvais ça toujours aussi cool de l'appeler « mon mec » comme si c'était parfaitement naturel. Il fallait boire chez soi avant d'arriver, ça faisait partie du jeu : se pointer les yeux vitreux, « complètement déchiré », conférait un statut social instantané. Je me méfiais un peu de la valeur réelle de ce statut, mais, évidemment, je le convoitais. C'était aussi plus facile d'être avec mon copain quand j'étais bourrée. Il me protégeait : je faisais mes premiers pas avec l'alcool, et je ne maîtrisais pas ma consommation. Ce soir-là, j'ai beaucoup trop bu. J'ai eu bien trop besoin de lui.

En mai, on s'est toutes rendues à une rencontre du mouvement au Centre national, près de Dublin. Nous nous sommes réunies avec Martina pour une séance spéciale : il y avait plus de monde que d'habitude, parce que les filles qui habitaient loin et ne pouvaient pas venir souvent étaient là. Je me suis concentrée au maximum sur la leçon du jour. Il s'agissait de souffrance. Ça, je pouvais le comprendre : c'est de la douleur, c'est réel, concret. Je n'avais pas vécu de grande souffrance, mais pendant cette réunion, j'ai trouvé en moi une profonde compassion pour les malheureux qui en subissaient. Martina nous a parlé de la passion du Christ sur la croix, et comment, dans son immense douleur, il avait gardé foi en Dieu et accordé son pardon aux Romains. Elle nous a aussi expliqué qu'il n'était pas nécessaire de comprendre la contradiction de ces paroles, que sur la croix Jésus s'était écrié « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » et qu'en cela il nous disait que nous pouvions simplement être tristes, ou confuses, que la foi se trouvait justement dans cette confusion, dans le fait de ne pas comprendre et de ne pas souhaiter comprendre.

Pour moi, ça a été une révélation. Ces mots me renvoyaient à ma propre contradiction : je voulais sortir en soirée, boire, m'éclater, mais aussi être sage, pieuse, étudier et connaître Dieu. Mes yeux ont croisé ceux de Martina. J'étais pleinement avec elle, et elle m'a souri. Pendant un instant, elle n'aimait que moi, et pas Ursula, qui était si adorable, ou Rebecca, dont la foi ne vacillait jamais, seulement moi, et j'étais bénie.

Les autres avaient aussi trouvé cette réunion particulière. Grace, une des filles qu'on ne voyait pas souvent, nous a parlé des camarades de classe qui l'humiliaient, et de son cheminement pour leur pardonner. Elle ne partageait d'habitude rien de très intéressant, nous avons donc toutes été touchées par son témoignage.

— Jésus a vraiment été parmi nous aujourd'hui, nous a confié Martina en fin de séance.

Nous nous sommes regardées en souriant, puis sommes sorties, en courant, profiter du soleil de printemps avant le dîner. Les repas servis lors de ces rencontres étaient délicieux. Le mouvement avait été créé en Espagne et affichait donc une philosophie et une cuisine internationale. Ce jour-là, j'ai mangé un avocat pour la toute première fois. Il était si vert et onctueux. J'étais affamée, je me suis resservie une première fois, puis une deuxième.

Le soir, Rebecca et moi avons parlé dans la cuisine jusque tard. Le centre était un bâtiment moderne, lumineux, comme une école primaire. Il y avait un hall, une grande cuisine pour les événements, des salles pour les petites réunions, puis une partie pour les hommes et une pour les femmes, avec des chambres et des salles de bain. Rebecca et moi n'étions pas véritablement amies. J'enviais le lien privilégié qu'elle avait avec Ursula, et elle s'entendait bien avec Fiona aussi. Je voyais qu'elle me trouvait un peu quelconque. J'avais de bonnes notes à l'école, mais loin de l'impressionner, cela la rendait méfiante. Elle était très vive : sagace, maline, elle s'y connaissait en politique, mais à cause de son engagement dans le mouvement, elle peinait à trouver le temps de réviser pour le bac.

Pendant les réunions, elle parlait souvent de ce conflit intérieur : elle voulait être présente à chaque réunion et rencontre, mais elle ne devait pas négliger ses cours. Ses parents, comme les miens, nous regardaient participer au mouvement d'un œil amusé. Mais depuis peu, ils s'opposaient à ce qu'elle délaisse certaines choses au profit de son engagement. Selon Rebecca, si elle plaçait sa foi en Dieu, et n'oubliait jamais d'aimer son prochain, alors tout irait bien.

— Les gens révisent surtout pour leur propre égo, m'a dit Rebecca.

On avait fait des tartines et on buvait du chocolat chaud. J'ai acquiescé, un peu honteuse. J'adorais être la meilleure élève de ma classe.

— Je ne veux pas perdre mon temps à flatter mon égo, a-t-elle continué. Je veux me concentrer sur l'essentiel. Pas question d'être comme ces gens qui passent toute leur vie à essayer de comprendre qui ils sont.

— C'est clair.

Rebecca a fini sa tasse d'un trait. Elle mangeait et buvait toujours goulûment, c'était une fille imposante.

— Évidemment je veux de bonnes notes au bac, mais j'ai pas l'intention de devenir médecin. Pas besoin d'une mention très bien. Alors ça sert à quoi de réviser autant ? Juste pour se la péter ? Ça fait trop pitié.

Elle s'est tue un moment.

— Je parle pas de toi, hein.

— J'ai totalement oublié comment apprendre un cours ! ai-je dit, cachant mon visage rougissant derrière mes mains. Je vais tout foirer l'année prochaine.

— Oui, bien sûr... a répondu Rebecca, lentement.

Elle a souri et j'ai encore rougi alors qu'elle laissait planer un silence après ma réponse stupide.

Martina nous parlait souvent de ne pas avoir d'égo. L'idée me séduisait énormément, c'était peut-être même l'aspect du mouvement qui me plaisait le plus. C'était comme un pouvoir magique : se rendre compte que certaines de nos émotions, comme la douleur, la honte, la tristesse, étaient des réactions de notre égo, qui pleurnichait comme un bébé. J'essayais d'utiliser ce pouvoir pour me débarrasser de la tristesse que me causait l'attitude de Rebecca. Qu'importe si elle et Ursula avaient un lien unique. C'était une belle amitié, comme il en existait peu, et j'étais contente pour elles.

Souvent, j'observais mon corps dans le miroir. Je prenais la pose, en sous-vêtements, comme pour séduire, et je me regardais. J'avais l'impression de faire quelque chose de mal mais je le faisais quand même, parfois pendant des heures. Depuis quelques mois, j'avais évité de m'observer comme ça, mais un jour, après l'école, peu de temps après la rencontre au Centre national, j'ai su que c'était le moment. Je me suis déshabillée et je suis allée me voir dans le miroir. Juste moi, sans pose sexy. Mes seins étaient plus gros qu'avant, et mon ventre un peu rond. Je me suis rhabillée. Ma petite sœur Jenny m'appelait en bas des escaliers. Elle allait faire sa communion ce week-end et elle bouillonnait d'impatience.

Nous avons mangé tous ensemble, Jenny, mes parents et moi. Ils parlaient de la fête organisée après la messe de communion. C'était une source de stress pour ma mère : traiteur, elle confectionnait tous les sandwiches servis à la cantine de mon école, mais faire à manger pour une fête à la maison, c'était autre chose.

Après le repas, je suis remontée dans ma chambre pour essayer la robe que ma mère m'avait achetée pour l'évènement. Elle était serrée au niveau de la taille. On voyait bien que j'avais un gros ventre, que j'étais enceinte, que j'attendais un bébé. Je suis entrée dans la chambre de Jenny. Elle sautait sur le lit.

— T'es censée dormir.

— Viens sous la couette avec moi !

Je me suis allongée avec elle sous la couette au motif de clown triste.

— Tu préfères les clowns drôles ou les clowns jongleurs ? m'a-t-elle demandé.

— Les clowns drôles.

Jenny s'est endormie et je suis redescendue dans ma robe, lentement, comme une mariée qui va épouser un homme affreux. Je suis entrée dans le salon et me suis postée devant la télé. Mon père a levé les yeux pour me regarder.

— Charmante. (Son regard se redirigeait déjà vers l'écran.) Mes deux filles vont être magnifiques.

Ma mère m'a examinée à son tour et j'ai retenu ma respiration. Après une seconde, elle a dit :

— Superbe, Nell. Tu es parfaite, chérie.

Je suis retournée à l'étage et ai enfilé mon pyjama. J'étais toute contente que mes parents n'aient rien remarqué, puis j'ai rougi de honte. Je n'aurais pas dû me réjouir d'une telle chose.

Le jour de la communion de Jenny, il faisait beau et chaud, pour un mois de mai irlandais. J'étais assise au milieu de l'église avec mes parents. Les enfants, tout fiers dans leurs costumes, marchaient jusqu'à l'autel avec des tableaux et des offrandes. J'ai tendu le cou pour voir Jenny. Elle tenait le côté d'un grand tableau représentant Jésus et Zachée attablés autour d'un repas. L'anxiété sur son visage me rappelait l'expression de ma mère le matin même, quand elle comptait les lasagnes dans le frigo. Je lui ai fait de grands signes mais elle était trop concentrée pour me remarquer.

Nous nous sommes agenouillés pour la prière et soudain un son strident a retenti. J'ai tourné la tête, pensant voir les autres pester contre la sono, mais personne ne semblait le remarquer. Le son s'est amplifié. Pourquoi personne ne faisait rien ? Mon regard a croisé celui de ma mère. Elle a froncé les sourcils. J'avais des bouffées de chaleur et la nausée. Ce matin, dans le stress de la préparation, j'avais oublié de prendre mon petit-déjeuner. J'ai eu un haut-le-cœur et j'ai compris que j'allais vomir. Je me suis précipitée pour sortir, dérangeant tous mes cousins assis sagement au bout de la rangée, avec leurs baskets toutes neuves et leurs beaux habits. J'ai longé le côté de l'église en courant, avant de sortir par la porte vitrée à l'arrière.

J'ai vomi une bile dégoûtante, verte, dans les buissons. Ensuite, je me suis débarbouillée dans le bassin d'eau bénite. Je suis revenue dans l'église juste à temps : ma petite sœur recevait le sacrement pour la toute première fois.

En mars, il y avait eu un référendum sur le droit à l'avortement en cas de risque suicidaire. Il n'était pas très clair. J'avais entendu une terminale dire : Oui c'est pour Non et Non c'est pour Oui. Certaines d'entre elles pouvaient voter. J'étais contente de ne pas encore avoir ce droit, puis je m'étais sentie coupable. J'aurais dû avoir envie de défendre les droits des enfants à venir. J'avais vu une ou deux filles plus âgées porter des broches en forme de tout petits pieds. Elles montraient par là leur engagement en faveur du droit de naître.

Mais je n'avais pas envie de penser à l'avortement. Et surtout pas au suicide, qui était sur toutes les bouches, dans les journaux et à la radio. Mon oncle s'était jeté dans la rivière quelques années auparavant. Peut-être était-ce pour ça que mon père éteignait la radio à chaque fois que le sujet était abordé, ou alors c'était à cause des bébés. Fiona m'a dit que la pilule du lendemain, c'est pareil qu'un avortement. Mais est-ce qu'elle voulait dire par là qu'il n'y avait pas de mal à prendre la pilule du lendemain, ou à avorter, ou contraire qu'il ne fallait pas le faire ? Je ne voulais pas en entendre parler, et avant tout ça, avant cette fête, je n'avais pas besoin d'en savoir plus.

Martina n'en parlait certainement pas pendant nos réunions. Ces réunions étaient sacrées, dépourvues de quoi que ce soit d'impur ou de repoussant. Elles étaient au contraire toutes de douceur et pleines d'espoir. Aucune d'entre nous ne voulait entacher leur quiétude. Même pas Rebecca, qui n'avait pourtant pas peur de parler de bébés déchiquetés. Alors ça m'a surprise quand, allongée sur mon lit, bercée par le bruit de la fête de communion en bas, j'ai constaté que la seule solution à mon problème était Martina. Il fallait que je lui en parle, à elle. Ainsi tout cela serait empreint de la douceur de son toucher, de la bonté de son pardon. À partir de là, toutes mes pensées étaient concentrées sur elle. Comment lui dire, comment la voir seule à seule ? Ça m'empêchait de penser à autre chose.

L'été touchait à sa fin, et je devais confirmer mes choix de matières pour la première. En plus du tronc commun, je voulais prendre biologie, chimie, histoire et français. C'était une combinaison inhabituelle, et ma professeure principale a appelé ma mère pour en parler. Ces matières n'étaient pas simples, elle voulait s'assurer que je le sache : est-ce que je ne pouvais pas choisir quelque chose de plus facile ? Pourquoi pas géographie ou éducation ménagère, plutôt qu'histoire ?

J'entendais toutes les réponses de ma mère. C'était surtout des banalités, vu qu'elles se connaissaient : la prof était mariée à un des cousins de mon père. Quand elles ont enfin commencé à parler de moi, j'avais presque cessé d'écouter.

— Oui, oui, histoire et les deux sciences, je sais, a dit ma mère.

Son ton n'était plus tout à fait le même. Il était teinté de fierté et d'un peu de bravade.

— Mais oui, Ann, j'en suis bien consciente.

Puis un silence. Elle écoutait.

— Ann, je t'arrête tout de suite. Nell fait ses propres choix. Elle choisit les matières qu'elle veut, et si toi, ou moi, on lui dit que c'est trop dur, ça ne va que l'encourager.

Elle a écouté encore puis a éclaté de rire, de son rire haut perché, son rire de téléphone.

— Je sais bien, Ann, je sais bien.

Après avoir raccroché, elle est venue dans ma chambre.

— Tu m'as entendu parler au téléphone ?

J'ai acquiescé.

Elle s'est assise sur mon lit. Elle ne faisait pas ça très souvent. J'étais allongée, alors je me suis assise aussi, pour voir son visage. Il arborait un sourire et un petit air espiègle. Ce n'était pas tous les jours qu'elle affichait cette expression, que j'adorais. Elle avait des cheveux bouclés très sombres, des yeux bleus et des taches de rousseur. Elle n'était pas allée à la fac mais pour moi, la question ne se posait même pas. Personne ne parlait vraiment de ce que j'allais y étudier, mais ma mère savait que je voulais aller en médecine. Je ne le confiais presque à personne : c'était tellement difficile d'y entrer, en parler serait prétentieux. Mais elle connaissait mes ambitions.

— Tu peux tout faire, Nell. Tout. Il y aura toujours des gens qui voudront te mettre des bâtons dans les roues, parce qu'ils pensent que c'est impossible d'accomplir ce que tu fais. Ne t'en soucies même pas.

Je me suis rallongée. Ma gorge s'est serrée.

J'ai pris le bus pour aller voir Martina. Elle travaillait dans une ville à une trentaine de kilomètres. On s'y était retrouvées une fois pour une réunion, dans un café. On avait à peine parlé de Jésus et on avait commandé des gâteaux et du thé. Le bus était quasiment vide : il y avait moi, et quelques personnes âgées. Je me suis assise, et j'ai dû ouvrir le bouton de mon jean. J'ai gardé mon sac sur mes genoux, serré contre mon ventre.

Martina travaillait comme secrétaire pour un avocat, ou un truc du genre, je n'étais pas sûre. Son lieu de travail était en face du café où on s'était retrouvées. Je me rappelais l'avoir vue descendre les escaliers dans notre direction, et me demander à quoi ressemblaient les autres mondes où elle évoluait.

Je ne l'avais pas prévenu de ma venue, et c'est seulement en sonnant à la porte que je me suis dit qu'elle ne serait peut-être pas là. La réceptionniste m'a ouvert et je suis montée dans les bureaux.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi, jeune fille ? m'a-t-elle demandé.

J'ai rougi, le sac à dos toujours plaqué contre mon ventre.

— Est-ce que Martina est là ?

— Martina ?

— Oui.

J'étais résolue. Je me sentais incroyablement courageuse. La réceptionniste m'a jeté un coup d'œil, cherchant une explication, mais je n'ai rien dit de plus. Quelques instants plus tard, Martina est entrée dans la pièce. Elle avait l'air professionnel : un chemisier, une jupe, des collants opaques et... des ballerines. Encore heureux, si Martina portait des talons, le monde aurait imploré. On aurait dit qu'elle était déguisée, je me suis retenue de pouffer.

— Nell !

Elle était ravie de me voir, avec une pointe de surprise seulement. Je n'ai rien répondu. Elle a pris mes mains dans les siennes :

— Suis-moi.

Elle m'a emmenée dans une pièce tout au bout d'un couloir, équipée d'une grande table lustrée. Nous nous sommes assises côte à côte, tournées l'une vers l'autre. Mes mains étaient glacées, et à nouveau elle les a prises dans les siennes.

— C'est ici qu'ont lieu les réunions d'équipe.

La pièce était très agréable. Tout était propre, soigné. Elle avait un caractère officiel. Je me suis demandée ce que ça ferait d'être avocate, de se sentir chez soi dans ces lieux bien rangés, où rien ne bouge. Nous n'avons rien dit pendant un petit moment. Je n'étais pas nerveuse. C'était comme si je regardais la scène depuis l'extérieur : j'attendais de voir ce qui allait se passer. Ma mère maîtrisait l'art des silences. Elle parlait bien moins que les autres femmes de notre entourage, et toute mon enfance j'avais été témoin de ce pouvoir.

Mais Martina n'était pas n'importe qui. Elle a attendu un peu puis s'est levée, et s'est dirigée vers un coin de la pièce, où se trouvait un plateau avec des verres et une carafe d'eau.

— On la remplit le matin et en début d'après-midi. Elle est encore fraîche.

Elle m'a servi un verre. Au bout d'un moment, je lui ai dit :

— Martina, je vais avoir un bébé.

Je regardais droit devant moi. J'étais dos aux fenêtres qui donnaient sur la rue en contre-bas. La lumière du jour se reflétait sur les vitres des tableaux encadrés, au mur. Les peintures ne m'inspiraient rien, elles représentaient des chiens et des chevaux. Les murs étaient verts.

Les bébés, tout comme les grossesses, ne sont pas un concept nouveau, même chez les ados. Je pensais que j'étais un cas complètement à part, que je n'avais rien en commun avec les vilaines filles à qui cela arrive d'habitude, que mes parents tomberaient de haut, que le monde s'effondrerait... mais pas du tout. Des coups de fil ont été passés. Des aménagements ont été aménagés. À ce moment-là, il n'y avait presque plus de nonnes qui enseignaient dans mon école, et les quelques-unes qui restaient n'ont pas bronché. Le proviseur, un homme barbu imperturbable, m'a consolée alors que je pleurais dans son bureau. Il m'a dit qu'il avait déjà vu neiger (c'était la première fois que j'entendais cette expression, ça m'a fait rire), que les temps avaient changé, qu'il pouvait me mettre en contact avec d'anciennes élèves qui avaient vécu la même chose, qui étaient aussi venues le voir dans son bureau, et maintenant elles avaient une bonne situation, une vie digne. Je n'avais pas encore réfléchi au genre de vie que je voulais, qu'une vie digne et une bonne situation s'offraient à moi.

Ma grossesse irritait Rebecca. Le sujet a été mis de côté pendant les réunions d'août et de septembre, et elle n'en a presque pas fait mention en dehors non plus. Pareil pour Fiona, mais elle semblait plus gênée qu'exaspérée. Plus les semaines passaient, plus je brûlais d'en parler. Mes parents, mon école, et mes amis s'étaient mis en mode automatique. Les aménagements avaient été conclus si vite, tout le monde hochait la tête très sérieusement et s'était retroussé les manches et mis au travail.

Le bébé était prévu pour décembre. Comme Jésus, ai-je dit un jour à Martina, pendant une réunion, et elle a esquissé un vague sourire. Elle déconseillait de parler de ma grossesse, et ne me considérait pas différemment.

À l'école, les filles enceintes avaient le droit de venir en jogging plutôt que de porter la longue jupe de l'uniforme. Bien avant tout cela, je leur vouais une admiration secrète : elles n'avaient pas peur, ni honte. Et maintenant je comprenais pourquoi. Difficile d'avoir honte quand un bébé grandit en toi, jour après jour, sans demander la permission à personne. Et pourtant, on attendait des excuses de ces filles qui tombaient enceintes. Parfois, on entendait aux infos qu'une épidémie de grossesses touchait les ados, et je comprenais pourquoi : elles avaient un certain charme, une certaine assurance. À mon avis, il était plus sage de ne pas encourager ces grossesses. Mais moi, je marchais la tête haute.

Je n'avais jamais pensé à acheter de vêtements pour bébé jusqu'au jour où, après avoir tenté en vain de rigoler avec Fiona, j'étais si peinée et révoltée qu'au lieu de réviser, je me suis rendue seule au centre-ville. Dans le centre commercial, je suis tombée sur Ursula et son grand frère. Elle m'a souri de toutes ses dents et a touché mon ventre, qui avait bien grossi. De vieilles dames exprimaient leur désapprobation quand elles me voyaient, enceinte dans mon uniforme. Les garçons me jetaient des regards comme si j'avais la lèpre.

— C'est trop fou, s'est exclamée Ursula. J'arrive pas à croire que t'es enceinte.

Le visage de son frère a viré au rouge vif et il s'est esquivé. On a pouffé de rire.

— Viens, on va chercher des habits pour bébé !

Je l'ai suivie au Dunnes Stores et on a écumé les rayons, pleins de mini bottes et de tout petits bodys. Ursula s'extasiait devant chaque article. Ensuite on s'est installées au café du premier étage et on a parlé des garçons les plus mignons du mouvement, ceux de Dublin. Au moment de se dire au revoir, elle m'a tendu un sac en plastique contenant des vêtements de bébé :

— Ma mère dit que ça porte malheur d'acheter les habits trop tôt mais j'aurais peut-être pas assez d'argent à Noël.

Je l'ai prise dans mes bras, puis je suis rentrée à la maison. C'était la mi-septembre, la lumière du soleil était basse mais belle. Environ deux semaines plus tard, j'ai perdu le bébé.

Il y avait une chanson qu'on adorait, Fiona et moi : Hearts and Bones, de Paul Simon. Elle parlait de son histoire d'amour avec Carrie Fischer. À cette époque, on ne s'intéressait pas tant que ça à Carrie Fischer et pourtant les paroles nous émerveillaient. On se demandait ce que ça ferait d'être aimées comme ça, puis de rompre. J'étais très romantique dans l'âme, mais je faisais de mon mieux pour le cacher, tant c'était mal vu par les garçons de mon entourage.

J'ai écouté cette chanson en boucle, pendant tous ces mois de grossesse. Dans les paroles, il y avait un vers qui parlait d'être un juif errant et demi, un autre de deux corps qui se fondent l'un dans l'autre. Le bébé et moi n'étions pas juifs, comme Jésus et Marie, mais cet automne-là, nous étions un et demi, bientôt deux. Le sujet de la chanson était l'amour entre une star du cinéma et un chanteur célèbre, mais c'était aussi ma chanson pour mon enfant. Elle parlait aussi de notre amour. Et après, quand je l'ai perdu, m'est venue l'image des Sangre de Cristo, les monts du sang du Christ, mentionnés dans les paroles. J'ai pensé à tout le sang et au corps que j'avais perdu. Comment était-ce possible d'avoir conscience de ça, de la douleur que ça engendrait ? La Vierge Marie connaissait cette douleur, et Martina, et Paul Simon, et maintenant moi. Et il fallait continuer à vivre. Ne pas se laisser abattre.

Pendant des années, il a été difficile de cerner ce qui s'était passé pendant ces mois-là. Mes sentiments, à cette époque, me terrifiaient. Ils n'étaient admis dans aucun des contextes dans lesquels j'évoluais, et ces contextes étaient nombreux, ils étaient multiples, on pouvait y exister de plein de manières différentes, être différentes personnes, être plusieurs types de fille, sauf celle que j'étais vraiment.

J'étais aux prises avec ces différents types, je passais de l'un à l'autre : tantôt une fille qui se cherche, qui essaie d'être pieuse, tantôt normale, qui essaie d'aimer les garçons, et parfois studieuse, intelligente, inaccessible. C'est au milieu de tout ça que j'ai commis une erreur. Elle n'était pas involontaire, puisqu'elle découlait de mensonges. Je ne recevrais pas de pardon.

Le jour où j'avais parlé de ma grossesse à Martina, elle m'avait regardée comme jamais auparavant. Nos rôles s'étaient inversés : à mon tour d'enseigner, de l'informer. Plutôt que des paroles empreintes de paix et de grâce, je lui transmettais les choses impures que j'avais cachées jusqu'à présent. Je ne pouvais pas, alors, mettre les mots sur la conception de mon enfant, mais je voyais bien ce qu'elle voulait me faire dire.

Martina m'a appris à faire de ma paix intérieure une priorité, et c'est ça qui m'est resté, malgré moi. Plus tard, j'ai lu qu'on peut trouver des restes des cellules du bébé dans le corps de sa mère pendant des années, mêmes des décennies, après la grossesse. Ça ne m'a pas surprise. Pourra-t-on un jour faire état des traces que les gens que l'on a aimés (même dans le péché) laissent sur nos corps ?

À ce moment précis, pour rétablir la paix, j'ai commis cette erreur. Je lui ai dit ce qu'elle voulait entendre. Elle s'est crispée alors que je parlais, ma voix comme remplie du Saint Esprit, et j'ai su que tout irait bien. Je racontais la bonne histoire et je serais pardonnée.

Je lui ai dit que j'avais trop bu, et elle a hoché la tête. Je ne savais pas ce que je faisais, ai-je continué. Un sourire triste a fendu son visage.

Il a tout fait, et je l'ai laissé faire.

Elle a soupiré profondément et fermé les yeux, puis les a rouverts pour me regarder. Je me suis vue en eux, et j'ai compris qu'elle reconnaissait les souffrances que j'avais vécues. Et elle les imaginait plus grandes encore.